

JACQUES SALMONA

Dans la tourmente

Suivi du témoignage de son épouse,
LYDIA SALMONA, NÉE BEHAR



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2019

JACQUES

JE N'AI jamais connu l'âge exact de mes parents.

Il n'y avait pas d'état civil en Orient. Les rabbins tenaient des actes en ladino qui avaient pour la plupart disparu dans les nombreux bouleversements. Par conséquent, les gens se repéraient par rapport à des événements. À Salonique, deux grands incendies avaient ravagé la ville construite principalement en bois et, quand j'étais enfant, j'entendais dire en judéo-espagnol : "Tu te souviens, elle est née trois mois après le premier incendie." Ou alors : "Ils se sont mariés deux mois avant le deuxième incendie." D'autres dates étaient utilisées, telles que le départ de l'administration turque, ou le début de la guerre de 1914.

Mon père et ma mère sont nés au XIX^e siècle, ma mère avait environ seize ans de moins que mon père, et il approchait la soixantaine quand je suis né en 1923 : voilà tout ce que je peux dire.

J'avais deux sœurs, l'aînée Louly, et la cadette Dinah, toutes deux nées à Salonique. J'ai eu l'honneur de voir le jour en France. Mon père m'avait déclaré français. Je suis donc "français par déclaration", suivant le droit du sol en vigueur, et j'ai gardé avec soin le document jauni sur lequel le greffier du magistrat, que l'on appelait alors le "juge de paix", avait rédigé à la main ce précieux texte devant témoins. La loi permettait aux parents de laisser leur rejeton choisir sa nationalité à la majorité. Mon père, qui se sentait déjà patriote et voulait que la famille s'implante en France, refusa, et je

fus donc définitivement Français, ce que je ne regrette évidemment pas.

Mon père était né d'un premier mariage. Sa mère était morte en couches, ce qui était fréquent à l'époque, en raison du manque d'hygiène qui provoquait souvent la fièvre puerpérale, maladie alors mortelle. C'était une Juive bulgare ashkénaze, fait assez rare. Mon père était donc à moitié ashkénaze.

Suivant la coutume, son père s'était remarié avec une Séfearade qui lui avait donné quatre fils dont je n'ai connu que deux : Isaac et Benito. Mon père était l'aîné de la famille. Son père et sa belle-mère ne vécurent pas vieux et, à leur mort, il était, à seize ans, le seul en âge de travailler, ce qu'il fit pour nourrir et élever ses demi-frères.

Il n'avait pas été à l'école excepté, dans son très jeune âge, au Talmud Thora, l'instruction religieuse. Dans sa jeunesse, il connaissait parfaitement l'hébreu et les prières, mais pas grand-chose d'autre.

Son prénom était Moïse, avec un diminutif, Moshon. Il avait sur la joue gauche une énorme tache lie-de-vin qui lui prenait tout le visage, de l'œil au menton. Certains, dans sa jeunesse, se moquaient de lui et l'appelaient "Moshon la mancha", Moïse la tache.

Dès son adolescence, il eut un sens profond du devoir et de ses responsabilités. Aucun organisme ne prenait en charge les orphelins. Il se consacra donc à l'éducation de ses demi-frères en faisant des petits boulots. Après quoi, ayant dépassé l'âge de vingt-cinq ans, il apprit ou perfectionna, seul dans les livres, plusieurs langues, dont l'hébreu, le grec, le turc, le français et l'allemand. Il obtint alors une situation rémunératrice de représentant d'une société autrichienne d'exportation :



Moïse Salmona vers 1905.

la “Austro Orientalish”. Cela lui permit de se marier et d’épouser ma mère Hannah, en français Jeanne, en turc Djandja, Sidès. Ce fut considéré à Salonique comme un beau mariage pour lui car les Sidès étaient “una buena familia”.

Avec la guerre de 1914, la “Austro Orientalish” disparut et mon père se reconvertit dans le commerce de tissus. Il n’avait pas de boutique ni de place au bazar turc et il devait stocker ses marchandises chez lui mais il gagnait sa vie, quoique plus modestement. En 1918, il était temps de songer à émigrer. Son admiration pour la France était telle qu’il ne mit pas longtemps à choisir.

La France sortait d’une guerre meurtrière qui la laissait avec 1 300 000 morts, en majorité des jeunes gens de dix-huit à trente ans, et près de 3 000 000 de mutilés et gazés, diminués et peu aptes à participer à l’indispensable effort de reconstruction. Elle avait un besoin impérieux de sang nouveau. Il était facile d’y entrer, plus facile qu’aux États-Unis, car les gouvernements successifs souhaitaient favoriser l’immigration pour repeupler le pays. Mes parents connaissaient la langue et ils avaient deux enfants, ce qui était précieux, car les pertes de la guerre allaient avoir pour conséquence une diminution catastrophique des naissances en France dans les années suivantes.

Mes parents arrivèrent à Paris en 1919 et trouvèrent une sous-location meublée au 42 rue des Perchamps à Auteuil, au premier étage d’un immeuble bourgeois du XIX^e siècle, d’aspect cossu mais sans aucun confort. Il comportait un petit jardin avec un abricotier qui donnait les seuls bons abricots que j’aie jamais goûtés.

Mon père ouvrit un magasin de tissus en gros au 1 rue de Cléry, dans le Sentier. Ce commerce fut relativement prospère pendant quelques années.

Ce n’était pas un homme d’affaires, mais un intellectuel et un “self-made man”. Je l’ai toujours connu lisant, par exemple, la Bible en hébreu, ou les Évangiles en grec. Il avait l’*Éthique* de Spinoza pour livre de chevet, il était extrêmement droit et honnête et nous apprenait les qualités d’un bon citoyen. Tout l’intéressait. Il lisait même des livres sur le tissage et les teintures des tissus pour savoir, disait-il, ce qu’il vendait. Il était croyant mais mollement, et sa foi portait surtout sur l’importance de la Thora et l’appartenance au judaïsme. Nous fêtions Yom Kippour et Pessah avec le Seder. Mon père connaissait toutes les prières par cœur, même la Haggadah – livre qui raconte la sortie d’Égypte – en hébreu et en judéo-espagnol. Son français était très correct. Il avait dû l’apprendre dans de vieux livres car il parlait comme la comtesse de Ségur, avec des imparfaits du subjonctif et des passés simples à tout-va. Il aimait chantonner, soit des air tirés d’opérettes qu’il avait vues, soit des chansons anciennes avec une voix de fausset et des intonations orientales. Il y avait un théâtre à Salonique dans lequel étaient donnés des pièces et des opéras. Mon père avait pris l’habitude, dès qu’il en eut les moyens, d’y assister avec ma mère.

Ma mère était douce et résignée. Comme toutes les femmes orientales de l’époque, elle n’avait pas reçu beaucoup d’instruction, et ne s’habituaît pas bien au français. Par exemple, elle ne perdit jamais l’habitude de dire “un peu *de l’huile*”. Mais son parler ne

choquait pas trop et on ne la considérait pas comme une étrangère.

Mes deux sœurs allaient au Lycée Molière, très renommé. Elles faisaient du piano sur un vieux piano droit de location, et ma culture musicale fut pendant mon enfance limitée à ce qu'elles jouaient – presque toujours du Chopin, suivant le goût exclusif de leur professeur.

De 1920 à 1928, la situation de la famille fut assez aisée. Cela ne devait pas durer. Cette aisance était d'ailleurs toute relative. L'appartement dans lequel nous vivions n'avait jamais été rénové. Il comportait quatre pièces disposées de part et d'autre d'un couloir avec une cuisine équipée d'une cuisinière à charbon, un WC, et un local qui passait pour cabinet de toilette mais sans arrivée d'eau. Il fallait se laver dans une cuvette avec un broc. Le seul point d'eau disponible, froide évidemment, se trouvait dans la cuisine. Petit garçon, mes ablutions furent parfois sommaires quand je les pratiquais seul.

En revanche, nous avions une bonne à tout faire, qui logeait dans une chambre au sixième étage. Elle était bretonne et s'appelait Lucienne. Elle avait un amant, un marin de la marine militaire, la Royale. C'était un second maître, grade équivalent à celui de sergent, qui venait lui rendre visite en grand uniforme quand il avait une permission. Il était gentil avec moi et, d'une belle voix sonore, m'apprenait des chansons de marin.

Nous allions en vacances à Wimereux, une petite plage de galets près de Boulogne-sur-Mer, pas trop loin de Paris, où les locations étaient bon marché. Je me rappelle vaguement la plage, les rochers où l'on trouvait des crabes, et le vent, souvent violent, s'engouffrant

dans les rues perpendiculaires à la mer en soulevant du sable qui piquait les mollets. Je m'y amusais bien. C'était le paradis des cerfs-volants.

En 1929 mon père fut renversé par un taxi. Il eut une fracture à la jambe et resta six mois allongé. Il eut en même temps un premier accident vasculaire cérébral, ce qui explique peut-être cette longue convalescence. Nous n'avions évidemment pas le téléphone. Il ne pouvait pas travailler et dut s'en remettre à son associé qui répondait au nom rassurant de "Angel". La grande crise survint, l'associé, malgré son nom, se révéla malhonnête et mon père fut complètement ruiné. Il tenta de travailler encore deux ans puis fut obligé de déposer le bilan.

J'avais neuf ans et, à partir de ce moment, je ne connus pendant des années que la gêne continuelle, les dettes, les saisies du propriétaire dont les loyers n'étaient évidemment pas payés à temps. Mon père se débrouillait pour arrêter la procédure avant la vente des meubles, mais les visites d'huissiers qui dressaient l'inventaire des meubles me terrorisaient. Ma mère devait parfois emprunter de l'argent pour aller au marché.

Mon père trouva enfin un poste d'huissier non titulaire à la police municipale. Il supportait cet état si éloigné de ses aspirations avec courage.

Ma mère, qui tricotait remarquablement, prit des travaux pour une entrepreneuse qui vendait des pull-overs faits main. C'était la grande mode à l'époque car les machines ne faisaient qu'un travail grossier. Elle passait des nuits à tricoter pour finir des livraisons destinées à de riches Américaines qui prenaient le bateau le lendemain. Elle était payée une misère tandis que les pulls étaient vendus très cher, mais cela nous permettait



Hannah Sidès, épouse de Moïse Salmona.

au moins d'acheter de quoi manger et alimenter le chauffage d'une seule pièce avec la vieille salamandre. Je me rappelle encore les livreurs de charbon avec leur sac de cinquante kilos sur le dos montant les escaliers de service pour déverser le charbon – de l'antracite parfois ou des boulets – dans un coffre de la cuisine. Leur visage et leurs mains étaient noirs, leurs habits saupoudrés d'une fine poussière.

Ma pauvre mère avait un autre talent : elle faisait avec peu d'ingrédients une cuisine judéo-espagnole inimitable. Sa vie était pénible, car le tricot s'ajoutait aux tâches ménagères.

Pour toutes sortes de raisons parmi lesquelles le manque de moyens, je ne fis pas ma bar-mitsva.

Mes sœurs avaient l'ambition de faire des études supérieures. Ce fut impossible et elles durent aller, après le bachot, à l'école Pigier apprendre la sténographie et la dactylographie puis se trouver des places de secrétaires. Ce fut pour elles un déchirement.

Bien qu'ayant reçu la même éducation, mes sœurs étaient très différentes. Cela provenait de leur caractère et de leur psychologie personnelle. Louly était sûre d'elle et assez impérieuse. Elle était belle et le savait. Elle passait pour avoir le type grec. Dinah au contraire était renfermée, on dirait aujourd'hui dépressive. Elle se croyait laide, ce qui était faux. Elle était sûre d'être vouée au malheur.

Mes parents étaient d'une génération où les filles devaient absolument se marier. Un jour, un monsieur que je n'avais jamais vu rendit visite à mon père. Il lui dit savoir qu'une de ses filles, belle et bien élevée, était en âge de convoler. Il venait de la part d'un célibataire

d'origine salonicienne occupant une importante situation dans la banque. Ce futur gendre avait un léger défaut qu'il laissa à l'appréciation de mes parents. Il y eut donc une *entrevista* au cours de laquelle Louly fit connaissance avec son prétendant, Richard Benveniste. Le léger défaut était qu'il était petit, et avait un pied déformé par un accident. Après des discussions, et poussée par la peur de l'avenir, Louly céda et épousa Richard. Louly eut d'abord du mal à se faire à cette union de convenance. Elle avait toutefois des compensations : elle habitait un bel appartement avenue Émile Accolas dans le 7^e arrondissement, avec une bonne à tout faire et un piano quart de queue, et Richard se révéla un homme de caractère, intelligent et bon. La vie avec lui était agréable, ils trouvèrent un équilibre et furent heureux. Les parents de Richard étaient vivants. C'étaient de purs Saloniciens qui avaient bien réussi en France, et nous considéraient un peu comme des parents pauvres.

Dinah, de son côté, avait trouvé une situation agréable de secrétaire chez un courtier d'assurances qui tenait beaucoup à elle. Elle était enfin un peu heureuse, et probablement légèrement amoureuse de ce monsieur. Pour elle aussi il y eut, hélas, une *entrevista*. L'élu était un petit employé de banque pas très malin, doté d'un père et d'une mère envahissants et stupides. Poussée par mes parents, Dinah commit l'erreur de l'épouser. Ils louèrent un petit appartement de trois pièces rue Perronet non loin de l'avenue de Versailles. Dans leur ménage, il n'y eut rien qui ressembla à du bonheur conjugal.



Louly & Dinah Salmona vers 1926.



Louly en 1938.

Je suis né le 4 février 1923 à midi au 42 rue des Perchamps. À cette époque, les femmes saloniciennes, sauf les riches, n'allaient pas à l'hôpital ni à la clinique. On accouchait chez soi en faisant bouillir de l'eau et on allait chercher la sage-femme. Je fus, paraît-il, fêté, car j'étais un garçon. Mes parents eurent l'intelligence de me donner un prénom typiquement français, ce qui me rendit service plus tard. Ils avaient le profond désir de voir leurs enfants s'assimiler et devenir des Français comme les autres. J'arrivai neuf ans et demi après Louly et huit ans après Dinah. Cette grande différence d'âge eut de l'importance car j'étais encore petit garçon quand elles atteignirent l'âge adulte.

Mes premières années m'ont laissé peu de souvenirs. Je me rappelle nos cousins Uziel qui vivaient au Brésil. Ils étaient venus à Paris pour deux ou trois mois et avaient habité chez nous. Ils avaient un garçon plus jeune que moi, Henri, qui feuilletait des bandes dessinées de *Félix le chat* en portugais. Je me souviens aussi d'une demi-sœur de ma mère que j'appelais tante Léone. Elle me paraissait très belle. Elle m'emmenait une fois par an à la foire du Trône où je m'amusais bien. Je devais avoir quatre ou cinq ans.

Quand je fus en âge d'aller à l'école, on m'envoya avec mes sœurs au Lycée Molière où les garçons étaient admis jusqu'à l'âge de sept ans. C'est là que je commençai à apprendre à lire, écrire et compter. Il fallut ensuite choisir un autre établissement et la géographie poussa mes parents à m'inscrire à Jean-Baptiste Say, un collège et non un lycée dont le grand avantage était son emplacement rue d'Auteuil, juste en haut de la rue des Perchamps. Très vite, je pus y aller tout seul.

Il y avait en réalité deux établissements. Le petit collège suivait le programme de l'école primaire. Le grand collège était un établissement dit de "primaire supérieur", donc différent du secondaire et qui, contrairement au lycée alors payant, était gratuit. On y passait en principe quatre ans, après un concours d'entrée assez difficile. Le programme ne comportait ni latin, ni grec, ni philosophie mais beaucoup de français, de mathématiques, de physique et de chimie. L'histoire et la géographie y étaient aussi très bien enseignées. En principe, on ne passait pas le bachot et on pouvait suivre deux voies : préparer en quatre ans le concours d'entrée aux Arts et Métiers pour devenir ingénieur, ou avec une cinquième année celui de l'École de Physique et Chimie. Le frère d'une amie de la famille, Christiane, que Louly connaissait très bien, y avait fait sa scolarité et était entré aux Arts. Il en était sorti dans un bon rang, avait été admis à l'École des officiers mécaniciens de la Marine et était devenu "enseigne de vaisseau". Il conseilla à mes parents de me faire suivre le même cursus, et ceux-ci, ne connaissant rien aux subtilités des grandes écoles françaises et trouvant pratique de me laisser à Jean-Baptiste Say, suivirent son avis.

J'étais donc destiné à préparer les Arts et Métiers et peut-être à devenir officier de marine. La perspective d'être un jour ingénieur me plaisait, mais je n'avais qu'une très vague idée de ce que cela signifiait. Au petit collège j'étais très bon élève, et me présentai au concours d'entrée au grand collège. Je fus reçu dans les premiers, ce qui me valut d'être admis en 1^{re} A, la meilleure des trois classes.

J'ai un bon souvenir de cette scolarité. La discipline était stricte. J'ai eu des professeurs excellents, notamment en français, monsieur Martin, qui nous a fait aimer les classiques et avec qui j'ai appris par cœur de nombreuses tirades. C'est ainsi que, fils d'immigrés parlant espagnol, je devins amoureux de la langue française.

J'étais surtout bon en mathématiques. La recherche de la solution d'un problème m'excitait. Avec un dénommé Lebras, fils de paysans bretons, nous étions en tête de la classe. Nous eûmes un professeur extraordinaire, monsieur Bornens, qui faisait la chasse aux erreurs de raisonnement, nous abreuvait d'exercices, et n'avait pas peur de vexer certains élèves en leur disant qu'ils avaient l'esprit faux. Il avait fait son service militaire dans la cavalerie. Quand l'un d'entre nous se montrait empoté au tableau, il lui criait : "Faites du cheval, ça vous dégourdira." Lorsque nous étions dépassés par une théorie difficile, il nous citait Pascal : "Allez de l'avant, la foi vous viendra", maxime dont j'ai eu plusieurs fois l'occasion de vérifier la justesse. Pendant les récréations, nous avions la libre disposition d'un pan de mur sur lequel il était agréable d'écrire à la craie. Nous étions un petit groupe qui passait de longs moments devant ce mur à chercher ensemble la solution de problèmes difficiles.

Quand il m'arrivait d'être malade on appelait le docteur Amar, un Salonicien qui ne savait pas grand-chose. Il ne se servait pas du stéthoscope, pourtant déjà d'usage courant. Je n'aimais pas quand il mettait son oreille sur ma poitrine à travers un linge, car j'avais sa tête sous le nez et ses cheveux sentaient la brillante. Son diagnostic était toujours le même : "grippe", et le traitement était "purge, aspirine, et huile de foie